

GERMANESIMO E STORICISMO

DI ERNESTO RENAN

SAGGIO INEDITO DI GEORGES SOREL

(Contin.: v. fasc. preced., pp. 110-14)

II.

Une douzaine d'années avant d'écrire *La réforme intellectuelle et morale*, Renan avait formulé une très belle maxime qu'on ne saurait trop méditer, si l'on veut soumettre ce livre à une critique parfaitement appropriée, c'est à dire en utilisant les lumières que fournit la connaissance de la discipline à laquelle l'auteur se conformait au cours de ses investigations. « Toute question, disait-il dans un article consacré à Cousin, dégénère forcément de nos jours en un débat historique; toute exposition de principes devient un cours d'histoire. Chacun de nous n'est ce qu'il est, que par son système d'histoire » (1). Renan était persuadé qu'on ne saurait bien comprendre la nature des problèmes qui agitent le monde moderne, si on ne possède pas une saine interprétation du mouvement des idées qui se produisit chez nous après le retour des Bourbons (2). La doctrine à laquelle le conduisit une étude approfondie de la Restauration, sera peut-être acceptée par les philosophes qui apercevront cette époque dans un lointain suffisant (3). En 1871 elle était trop contraire aux opinions généralement reçues pour que des conseils inspirés par cette théorie historique ne fussent pas traités de rêveries métaphysiques par les gens qui se vantent de ne jamais

(1) RENAN, *Essais de morale et de critique*, page 83.

(2) RENAN, *Questions contemporaines*, page 8.

(3) « Les grandes lois de l'histoire ne s'aperçoivent qu'à distance » (RENAN, *Essais etc.*, page 248).

sacrifier à des principes abstraits les avantages accidentels qui s'offrent à eux (1).

La Restauration a fondé, suivant Renan, « le vrai développement intellectuel de la France au XIX.^e siècle » (2). Grâce à une libre invasion de germanisme, il se produisit une renaissance plus bienfaisante que ne l'avait été la renaissance du XVI.^e siècle, provoquée par une invasion de l'italianisme dont nos rois s'étaient faits les patrons très actifs. La différence des deux changements se comprend sans peine si l'on admet cette thèse de la psychologie des peuples à laquelle Renan tenait beaucoup. « Il semble que la race gauloise ait besoin, pour produire tout ce qui est en elle, d'être de temps en temps fécondée par la race germanique » (3).

La France de la Révolution avait cru prendre la tête de la civilisation européenne en supprimant sa noblesse, en décapitant le chef d'une maison royale qui depuis huit siècles travaillait à la grandeur nationale (4), en ruinant l'établissement temporel du clergé; elle avait abouti seulement à se condamner à vivre dans un steppe dépourvu des ressources qui peuvent nourrir l'intelligence; Voltaire, que nous admirons aujourd'hui uniquement comme auteur de contes pleins de malices, passait, au commencement du XIX.^e siècle, pour un grand historien (5), pour un profond philosophe et pour un merveilleux poète tragique! Des guerres prodigieuses, dans lesquelles le pays avait fait preuve de qualités extraordinaires de vitalité, où s'étaient révélés des talents militaires de premier ordre et qui avaient été remplis d'exploits héroïques, se trouvèrent être complètement stériles au point de vue des idées; l'Empire, en vue de rendre intangibles les résultats de la Révolution, créa un ordre de l'esprit encore plus mortifère que n'avait été l'ordre créé par

(1) « Les principes abstraits, en apparence sans applications dans le monde, sont au fond les plus grandes réalités, puisqu'ils renferment la logique et la raison des faits » (RENAN, *Questions contemporaines*, page 42). Cette maxime est capitale dans la philosophie de Renan.

(2) RENAN, *Questions contemporaines*, page 9.

(3) RENAN, *Essais* etc., page 59.

(4) Le supplice de Louis XVI paraissait à Renan être un véritable attentat contre la dignité de l'histoire.

(5) « Voltaire a fait plus de tort aux études historiques qu'une invasion de barbares » (RENAN, *Nouvelles études d'histoire religieuse*, page 462). Voltaire se vantait de ne pas lire les collections historiques des bénédictins (RENAN, *Essais* etc., page 152).

Louis XIV (1); en 1815 la France était, à très peu près, dans le même état intellectuel qu'en 1789, — ayant seulement perdu quelques unes de ses illusions généreuses à travers tant d'aventures.

« La sécheresse, le formalisme, la petitesse d'esprit, dit Renan, n'ont jamais été, dans les temps modernes, porté plus loin qu'en France à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Enfermée dans un cadre officiel d'où on lui défendait de sortir, la pensée s'était en quelque sorte atrophiée et réduite à un chétif exercice d'école. Les traditions savantes étaient détruites, excepté dans les sciences physiques et mathématiques, qui n'exigent de ceux qui les cultivent, ni élévation de caractère ni indépendance; la philosophie était abaissée, la poésie réduite à des amplifications de rhétorique ou à des fades déclamations » (2).

Éblouis par les triomphes de l'Empire, nos pères crurent assez généralement que le classicisme impérial imposerait, une fois de plus, les règles de la civilisation française à l'Europe; ils n'auraient pas osé supposer qu'un prochain désastre militaire fût destiné à faire paraître misérable le rôle intellectuel d'une époque dont la valeur véritable avait été uniquement guerrière; Napoléon seul présentait peut-être les dangers qui menaçaient un ordre spirituel qu'il jugeait appelé à lui assurer une immense gloire, quand il proscrivait le livre écrit par madame de Staël pour faire connaître un peu l'Allemagne aux Français. L'expérience de 1813 prouva que « la Révolution française qu'on prend toujours comme un fait général de l'histoire du monde (Hegel lui-même a commis cette erreur), est un fait très particulier à la France (3). L'Allemagne possédait des ressources capables de régénérer des sociétés usées par le rationalisme du XVIII.^e siècle; elle s'était révoltée pour défendre la légitimité, les aristocraties, les vieilles croyances contre le progrès napoléonien; la défaite de Napoléon fut, d'après Renan, « une des plus grandes victoires que toutes les forces morales de l'humanité liguées entre elles aient jamais remportées » (4).

(1) « L'Empire, suivant la piquante expression [d'Augustin] Thierry, avait mis l'histoire, comme les autres forces sociales, en régie administrative » (RENAN, *Essais* etc., page 108).

(2) RENAN, *Essais* etc., page 60.

(3) RENAN, *Essais* etc., page 98-99. Voir aussi *Questions contemporaines*, page 19.

(4) RENAN, *Essais* etc., page 59.

Après le retour des Bourbons il n'y eut plus de police interdisant aux Français de s'intéresser au génie germanique; beaucoup de gens qui haïssaient la Révolution, accueillirent avec ferveur ce qui venait de peuples ayant combattu pour les *bons principes*: « les premières années de la Restauration furent un de ces moments décisifs où, par des voies imperceptibles, s'introduit un ordre nouveau d'idées et de sentiments » (1). Rappelant en 1889, devant l'Académie française, les qualités et les défauts du « mouvement littéraire dont l'année 1815 peut être tenue pour la date initiale et 1870 pour la fin » (2), Renan dira: « On s'ouvrit aux idées de l'étranger... On comprit l'infini, le populaire, le spontané... l'histoire rapportera à la première moitié de notre siècle... un élargissement extraordinaire du cercle de l'imagination, une notion de la science, de la philosophie et de la poésie dont nos respectables ancêtres du XVIII.^e siècle n'eurent qu'un sentiment bien éloigné » (3). La critique s'aperçut que la clarté, dont les contemporains de Voltaire avaient fait une dixième Muse, « est l'opposé de la poésie et de la religion qui poursuivent un idéal obscur et mystérieux » (4). Le Moyen Age que Voltaire avait tant bafoué, devint pour les modernes ce que l'âge héroïque avait été pour les anciens, c'est-à-dire « l'époque à laquelle l'art doit se reporter pour trouver un champ favorable à ses créations » (5).

III.

Dans ce renversement général des valeurs établies par le *siècle des lumières*, Cousin a joué un rôle de premier ordre; aussi Renan a-t-il eu le droit d'écrire de lui: « Je ne connais point en France d'homme auquel l'Eglise doive en réalité plus de reconnaissance. Quel est l'ecclésiastique qui eût su, comme lui, au sortir de l'énorme abaissement où étaient tombées les idées religieuses vers le commencement de ce siècle, ressusciter le spiritualisme et remettre en honneur les mots sacrés qui semblaient bannis à jamais de l'ensei-

(1) RENAN, *Essais* etc., page 59.

(2) RENAN, *Feuilles détachées*, page 225-226.

(3) RENAN, *Feuilles détachées*, page 224.

(4) RENAN, *Questions contemporaines*, page 272.

(5) RENAN, *Essais* etc., page 309. On remarquera ici un souvenir de Vico.

gnement de la philosophie? » (1). Cousin ne connaissait point parfaitement les doctrines allemandes qu'il a tant contribué à répandre en France; mais Renan observe que les grands artistes de la Renaissance ne connaissaient qu'assez imparfaitement l'art antique: un tel état d'esprit est, d'après lui, bienfaisant: « Tous les contacts intellectuels vraiment fructueux s'opèrent de la sorte. Trop bien savoir est un obstacle pour créer: on ne s'assimile que ce qu'on ne sait qu'à demi... Les combinaisons de doctrines ne se font qu'à la condition de deviner et d'entrevoir plutôt que de savoir » (2).

Les diverses philosophies des maîtres allemands se brouillaient un peu dans la cervelle de Cousin. Bien qu'il se soit toujours donné pour un grand admirateur de Kant (3), les théologiens catholiques lui ont souvent reprochés d'avoir empoisonné la jeunesse française avec du panthéisme hégélien. En 1861, rééditant son cours fameux de 1828, où l'influence hégélienne est si marquée, il plaidait en ces termes les circonstances atténuantes: « J'étais encore trop près de mes souvenirs d'Allemagne pour que les grandes généralisations et les formules un peu altières auxquelles j'étais accoutumé, ne déteignent pas un peu... sur ma pensée et sur mon langage; et il se peut que mes paroles aient quelquefois présenté à des esprits prévenus, ou peu familiers avec ces matières délicates, l'apparence d'une doctrine assez favorable au panthéisme. Mais certes jamais apparence ne fut plus loin de la réalité » (4). En 1828 l'aspect hégélien de cet enseignement avait contribué à lui donner dans la jeunesse lettrée une autorité qui étonne les lecteurs actuels. « Aussitôt prononcée chaque leçon, sténographiée et à peine revue, paraissait bien vite, se répandait d'un bout de la France à l'autre et devenait dans la presse le sujet d'une ardente polémique » (5).

À la fin de cette même année 1828, les saint-simoniens commençaient l'exposition de leur doctrine; nous savons par Pierre Leroux, que les chefs de l'école avaient été initiés aux philosophies allemandes par Gustave d'Eichthal, Eugène Rodrigues et Jules Lechevalier; cet ancien saint-simonien prétend même rendre Hegel

(1) RENAN, *Essais de morale et de critique*, page 89.

(2) RENAN, *Essais etc.*, page 58.

(3) En 1828 Cousin conseillait à Montalembert de consacrer un an de sa vie à étudier Kant; mais le jeune homme abandonna vite Kant pour Schelling et surtout pour Baader (LECANUET, *Montalembert*, tome I, pages 57-58).

(4) COUSIN, *Introduction à l'histoire de la philosophie*, pages VII-VIII.

(5) COUSIN, *Introduction etc.*, page IV.

responsable des divagations d'Enfantin (1). Les idées germaniques se répandaient surtout par la conversation; des réfugiés révolutionnaires, alors très nombreux à Paris, en transmirent des lambeaux considérables à Proudhon; Renan apprit beaucoup plus de choses de sa sœur Henriette que de ses propres lectures (2). Il ne serait probablement point possible d'établir une histoire exacte de l'hégélianisme de France; on ne peut jamais être bien sûr de suivre les véritables traces d'une propagande qui se maintient dans les limites de la vie privée, qui ne comporte pas de véritable autorité magistrale chez l'enseignant et qui laisse les thèses primitives se déformer facilement dans l'esprit de l'enseigné; mais un tel mode d'invasion quasi-occulte est très propre à faire fermenter le fonds national. Je suis disposé à croire que les philosophes demeurés tout à fait étrangers aux suggestions hégéliennes, chez nous durant le XIX.^e siècle, n'ont point donné tout ce qu'on aurait pu attendre de leur intelligence; Cournot, par exemple, malgré ses dons si remarquables, a manqué, en bonne partie, son œuvre; ainsi se trouverait vérifiée, d'une manière bien saisissante, la thèse que Renan a proposée sur la fécondation du génie gaulois par le génie germanique.

L'invasion du germanisme a été très importante dans la religion. Vers 1840 le séminaire de Saint-Sulpice conservait encore obstinément les vieilles traditions de l'Ancien Régime; mais « sous le rapport de la doctrine, la brèche était faite... L'ancienne école... n'admettait l'irrationnel, le miracle, que dans la mesure strictement exigée par l'Écriture et l'autorité de l'Église (3). La nouvelle école s'y complaît et semble à plaisir rétrécir le champ de défense de l'apologétique. Il ne faut pas nier, d'autre part, que la nouvelle école ne soit, à quelques égards, plus ouverte, plus conséquente, et qu'elle ne tienne, surtout de son commerce avec l'Allemagne, des éléments de discussion qu'ignoraient absolument les vieux traités

(1) *Revue indépendante*, mai 1842, pages 332-333.

(2) Dans la sentence que Monseigneur Pie prononça contre la *Vie de Jésus* le 25 août 1863, il est dit que les œuvres de Renan proviennent de Hegel (Monseigneur PIE, *Œuvres*, tome V, page 231).

(3) En 1862 Renan écrit: « Chassé de la nature et de l'histoire, le surnaturel fuit en quelque sorte. Les catholiques sérieux d'autrefois (bénédictins, jansénistes) n'admettaient guère que les miracles bibliques . . . Le surnaturel est devenu comme une tache originelle dont on a honte » (*Questions contemporaines*, page 234).

de locis theologicis » (1). L'abbé Le Hir, dont la science philologique était si appréciée de Renan, avait emprunté « sa théologie presque toute entière à l'école catholique allemande, à la fois plus avancée et moins raisonnable que notre vieille scolastique française » (2).

La théologie allemande avait pris cette allure que l'on a parfois accusée de tendre à la rêverie théosophique, parce que toute l'Allemagne catholique en était venue à croire, avec une foi analogue à celle du Moyen Age, que le miracle se produit abondamment dans les temps actuels. C'est en 1822 qu'avait commencé la carrière thaumaturgique de l'abbé de Hohenlohe, qui, pendant vingt-cinq ans, tint en éveil la conscience chrétienne de l'Europe entière (3). Les stigmates de Catherine Emmerich remontaient à la fin de l'année 1812; en 1819, Clemens Brentano, un des poètes qui avaient le plus contribué à remettre en honneur les vieux chants populaires de la nation, s'était fixé à Dulmen pour recueillir les révélations de l'ancienne religieuse augustinienne; en 1833 il publia *La douloureuse passion*, qui fut traduite en français deux ans plus tard. Ce livre a eu une influence de premier ordre sur l'histoire des idées religieuses du XIX.^e siècle, parce qu'il a fait sortir la mystique des cloîtres pour la faire entrer dans la grande littérature.

Il conviendrait d'examiner maintenant quelle influence le germanisme peut avoir exercée sur les arts en France; je m'occuperai seulement des conceptions néo-catholiques dont Renan a, maintes fois, signalé la sérieuse valeur (4); tandis que le romantisme littéraire a eu plusieurs origines, cette curieuse esthétique ne semble avoir que des sources allemandes. Au commencement du XIX.^e siècle, Chateaubriand ne la soupçonne pas encore; il croit, par exemple, qu'un artiste fait une œuvre d'art chrétien lorsqu'il appli-

(1) RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pages 273-274.

(2) RENAN, *Souvenirs* etc., page 275. En disant que la théologie allemande était avancée, Renan veut dire qu'elle était au courant des progrès philologiques; de même l'abbé Le Hir « possédait à fond la doctrine de Gesenius et d'Ewald ».

(3) Ses livres de piété ont commencé à être connus en France dès 1826.

(4) RENAN, *Essais* etc., page 90, page 154, page 157. — Renan n'a reconnu cette valeur qu'avec une certaine répugnance; en effet dans un article de 1853 sur *Les religions de l'antiquité* il parlait avec dédain des personnes qui prennent « l'art grossier du Moyen Age [pour] la forme véritable de l'art religieux »: Giotto et Pérugin ne semblent lui être très chers (*Études d'histoire religieuse*, page 31).

que son talent à un sujet chrétien (1); les nouveaux esthéticiens dénoncèrent le paganisme que recélérait, d'après eux, les décorations somptueuses, introduites par le clergé dans les églises gothiques au temps du classicisme triomphant. Les personnes pieuses en sont venues à préférer de médiocres produits de l'industrie moderne aux œuvres de la Renaissance (2). Montalembert a été le héros de cette révolution, qui ne tarda pas à dépasser les bornes que son esprit modéré avait conçues (3).

Pendant le séjour qu'il fit à Rome en 1832 avec Lamennais il s'enthousiasma pour la peinture d'Overbeck, qui lui semblait l'héritier du Pérugin, de fra Angelico, de fra Bartolommeo et de « ce Lorenzo Lotto qui allait mourir à Lorette en peignant un tableau de la Vierge, afin d'être occupé d'elle à ses derniers moments » (4). À Munich il connut Schelling, Baader, Goerres, Cornelius, Hess, Boisserée, qui l'initièrent à leur interprétation du Moyen Age (5). Il crut que l'Allemagne était désormais vouée à la culture d'un art chrétien, qui devait lui donner dans l'Europe moderne une place analogue à celle qu'avait occupée l'Italie pendant la Renaissance (6). L'article qu'il publia le 1.^{er} mars 1833 dans la *Revue des deux mondes*, contre le vandalisme de destruction et le vandalisme des nouveaux embellisseurs, est le manifeste d'une nouvelle esthétique, pleine des souvenirs de ce qu'il avait vu l'année précédente en Allemagne; on doit une grande reconnaissance à Montalembert pour avoir beaucoup contribué à inspirer aux Français le désir de conserver leurs monuments religieux; mais on peut lui reprocher d'avoir encouragé le vandalisme de certains architectes, qui à l'imi-

(1) LECANUET, *Montalembert*, tome I, page 344. — Chateaubriand préférait les Invalides et Saint-Pierre de Rome aux cathédrales.

(2) RENAN, *Nouvelles études d'histoire religieuse*, page 408. « Il est certain, dit à ce propos Renan, que . . . Raphaël, Michel Ange ou Titien . . . inspirent une sorte de fierté libérale qui n'est pas précisément la piété chrétienne ». — Titien a été tout particulièrement dénoncé comme dangereux par les néo-catholiques.

(3) Les mouvements auxquels Montalembert a été mêlé, ont, assez généralement, dépassé ses prévisions.

(4) LECANUET, *Montalembert*, tome I, page 300.

(5) LECANUET, *Montalembert*, tome I, page 320 et page 346.

(6) MONTALEMBERT, *Œuvres*, tome VI, pages 11-12, page 182, page 191. — Son admiration pour l'esthétique allemande le poussa même jusqu'à recommander aux catholiques d'acheter les images de piété éditées à Düsseldorf, pour orner leurs livres de messe (page 175).

tation de ce qui s'était fait à Bamberg (1), enlevèrent trop souvent de nos cathedrales des produits de l'art moderne qu'on regrette aujourd'hui de ne plus y trouver.

L'idée de composer une légende de sainte Elisabeth fut suggérée à Montalembert par la lecture qu'il fit en 1833 d'un livre consacré par le surintendant luthérien de Marbourg à la gloire de l'ancienne souveraine de la Thuringe: il suivit les principes de Goerres, qui prescrivait d'accepter tous les faits merveilleux en faveur desquels existe quelque témoignage d'un chroniqueur notable (2); cette importation du génie germanique parut prodigieusement hardie aux catholiques français de 1836. Montalembert a eu beaucoup d'imitateurs, qui n'ont généralement pas bien compris la signification esthétique de la méthode. Renan en a fort bien parlé dans le passage suivant: « À une critique mesquine qui fait violence aux textes pour n'être qu'à demi raisonnable, nous préférons, au point de vue de l'esthétique, la manière de la *Sainte Elisabeth* de Montalembert où les fables sont recueillies sans distinction, de telle sorte qu'il est parfois douteux si l'auteur croit tout ou s'il ne croit rien... Telle est aussi la belle et poétique manière de Platon; tel est le secret du charme inimitable que l'usage demi-croyant demi-sceptique des mythes populaires donne à sa philosophie » (3).

continua.

GEORGES SOREL.

(1) MONTALEMBERT, *Œuvres*, tome VI, page 202.

(2) RENAN, *Nouvelles études* etc., page 395.

(3) RENAN, *Études d'histoire religieuse*, page 147.